

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Le Pauvre*  
*Psychologie de l'argent*  
*Rome, Florence, Venise*

GEORG SIMMEL

*Philosophie de la mode*

Traduit de l'allemand par  
ARTHUR LOCHMANN

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2020

TITRE ORIGINAL  
*Philosophie der Mode*

Ce texte a paru pour la première fois dans *Moderne Zeitfragen*, Nr. 11, Berlin, Hans Landsberg (éd.), 1905. Il a ensuite été republié sous le titre “Die Mode” dans Georg Simmel, *Philosophische Kultur. Gesammelte Essays*, Leipzig, W. Klinkhardt, 1911.

En couverture: Vladimir Lebedev, *Figure suprématiste*, vers 1925. Encre et crayon sur papier. D.R.

© Éditions Allia, Paris, 2013, 2020, pour la présente traduction.

LES divers phénomènes de la vie nous apparaissent sous une forme telle, qu’en tout point de notre existence nous sentons une pluralité de forces: chacune de ces forces s’étend au-delà du phénomène lui-même, bute dans son déploiement infini sur les autres forces et convertit son potentiel en tension et en désir. Car l’homme, dès l’origine, est un être de dualité – ce qui n’entrave en rien l’unité cohérente de sa conduite, laquelle tire au contraire sa vigueur de la multiplicité de ses composantes. Dénué de cette ramification de forces primitives, un phénomène nous semblerait pauvre et vide. C’est uniquement parce que l’énergie intérieure déborde les limites de son expression perceptible que la vie voit sa réalité fragmentaire complétée par une si inépuisable richesse de possibilités. Alors seulement les phénomènes à travers lesquels elle s’exprime peuvent laisser soupçonner des forces plus profondes, des tensions plus complexes, des combats et des apaisements de plus grande ampleur que le donné immédiat n’en trahit.

Ce dualisme ne peut être décrit directement. Il ne se laisse éprouver que par l’intermédiaire

des diverses contradictions qui caractérisent notre existence, et dont il est la forme structurante ultime. La première indication en ce sens nous est fournie par notre être physiologique : il exige le mouvement aussi bien que le repos, la productivité aussi bien que la réceptivité. Ceci se prolongeant dans la vie de l'esprit, nous sommes gouvernés par l'aspiration à l'universel tout comme par le besoin d'atteindre au singulier. Quand la première œuvre à la quiétude de notre esprit, le second lui offre des occasions de se *mouvoir*. Et il n'en va pas autrement dans la vie sentimentale : dans nos rapports aux êtres comme aux choses, nous ne recherchons pas moins le paisible abandon que l'énergique affirmation de soi. On peut faire défiler toute l'histoire de la société en retraçant le combat, le compromis et les conciliations – obtenues de longue lutte et aussitôt reperdues – qui virent le jour entre la fusion avec le groupe social et le détachement individuel. L'oscillation de notre âme entre ces deux pôles peut bien trouver une incarnation philosophique dans l'antagonisme qui oppose le monisme et le dogme de l'incommensurable – c'est-à-dire de l'être-pour-soi de chaque élément du monde – lesquels peuvent bien, à leur tour, s'affronter sur un plan pratique au travers

des partis adverses que sont le socialisme et l'individualisme, c'est encore cette même et unique forme fondamentale de la dualité qui se retrouve jusqu'en biologie dans l'opposition entre hérédité et variabilité. La première est porteuse de l'universel, de l'unité, de l'égalité rassurante des formes et des contenus de la vie, tandis que la seconde correspond à l'agitation et à la diversité d'éléments isolés qui sèment le trouble chez l'individu et provoquent le passage d'un contenu de vie à un autre. Dans leurs domaines respectifs, toutes les formes de vie qui revêtent quelque importance dans l'histoire de notre espèce ne sont rien d'autre que différentes manières de concilier notre intérêt pour la durée, l'unité et l'égalité d'une part, avec celui que nous portons au changement, au particulier et à l'exceptionnel d'autre part.

Dans bon nombre des expressions sociales de cette opposition, un des deux pôles est constitué par la tendance psychologique à l'*imitation*. L'imitation peut être caractérisée comme un trait psychologique héréditaire par lequel s'opère le passage de la vie de groupe à la vie individuelle. Le premier de ses attraits est de rendre possible une conduite efficiente et sensée même là où l'individu n'engage rien de sa personnalité ni de sa créativité. On pourrait dire

qu'elle est l'enfant née de l'union de la pensée active avec la pensée distraite. Elle procure à l'individu l'apaisement de ne pas être seul dans l'action, et lui permet de s'élever au-dessus de l'ensemble des expériences accumulées de telle ou telle pratique comme on prend pied sur de solides fondations, de sorte que l'exercice actuel de cette activité se trouve déchargé de la difficulté de s'assumer lui-même. Quand nous imitons, non seulement nous confions aux autres le soin de fournir l'énergie productrice, mais nous nous défaussons également sur eux de la responsabilité de nos actes ; l'individu se libère ainsi du supplice du choix et fait apparaître son acte comme une création purement collective, un simple réceptacle de contenus sociaux. En tant que principe, l'instinct d'imitation est caractéristique d'un certain degré de développement où le souhait d'une activité personnelle et efficace est certes déjà formé, mais où fait encore défaut l'aptitude à en définir les contenus individuels. L'étape suivante est celle qui voit l'*avenir* – et non plus seulement ce qui fut donné, hérité, transmis – intervenir dans la détermination du penser, de l'agir et du ressentir. L'être téléologique est l'antipode de l'être imitatif. C'est ainsi que dans tous les phénomènes où elle joue un rôle constitutif,

l'imitation correspond à l'*une* des orientations fondamentales de notre être, celle-là qui trouve son accomplissement dans la fusion des individus dans la communauté et qui affirme ce qui reste stable dans le changement. Là où, à l'inverse, est recherché le changement dans ce qui reste stable, la différenciation individuelle, le fait de se détacher de la communauté, c'est alors l'imitation qui représente le principe de négativité inhibiteur. Et c'est précisément parce que le désir de persévérer dans ce qui est donné, d'être et d'agir exactement comme les autres, est l'ennemi irréconciliable du désir de progresser vers des formes de vie nouvelles et individuelles, que la vie en société ressemble à une arène où les deux tendances s'affrontent pied à pied, que les institutions d'une société donnée apparaissent comme les conciliations – jamais durables – dans lesquelles cet antagonisme toujours à l'œuvre a pris la forme d'une coopération.

Par là se trouvent circonscrites les conditions d'existence de notre objet en tant que phénomène récurrent dans toute l'histoire de notre espèce. La mode est l'imitation d'un modèle donné, et ce faisant elle répond au besoin qu'a l'individu d'être soutenu par la société, elle le met sur la voie que tous suivent, elle

fait de chaque comportement individuel un simple exemple de l'universel qu'elle impose. Mais elle ne comble pas moins le besoin de différence, l'aspiration à la distinction, au changement, au détachement. Cette aspiration parvient à ses fins grâce à la variation des contenus qui confère à la mode d'aujourd'hui sa singularité par rapport à celles d'hier et de demain. Cependant elle y parvient de manière plus efficace encore grâce au fait que les modes sont toujours propres à des classes sociales : les modes de la classe la plus élevée se différencient de celles de la classe inférieure, et elles sont abandonnées sitôt que la classe inférieure commence à se les approprier. Ainsi la mode n'est-elle rien d'autre que l'une des nombreuses formes de vie à travers lesquelles se trouvent réunies dans une unité d'action la tendance à l'égalisation sociale d'une part et la tendance à la différenciation individuelle et à la variation d'autre part. Si l'on interroge l'histoire de la mode (dont jusqu'à présent seuls les *contenus* ont été étudiés) quant à son influence sur la forme du processus sociétal, elle apparaîtrait alors comme l'histoire de la tentative pour concilier au mieux la satisfaction de ces deux tendances opposées avec la culture telle qu'elle est donnée à un moment de l'Histoire, chez

les individus et dans la société. Les différents traits psychologiques que nous observons chez elle relèvent de l'essence même de la mode.

Elle est, comme je le disais, un produit de la division de classes et se comporte comme de nombreux autres faits sociaux, au premier rang desquels l'honneur, dont la double fonction est de former un groupe d'appartenance qui associe des individus en même temps qu'il en exclut d'autres. Le cadre d'un tableau qui caractérise l'œuvre d'art comme une entité autonome, comme un monde défini pour lui-même, agit simultanément à l'égard du dehors en coupant toute relation à l'espace environnant, et l'énergie que dégagent ces toiles, malgré son unité, ne peut s'exprimer autrement qu'en distinguant ses effets internes de ses effets externes. De même, l'honneur tire son caractère et surtout ses droits moraux (droits très souvent perçus comme des abus par les personnes se trouvant à l'extérieur de la classe considérée) de ce que l'individu, en défendant son propre honneur, représente et préserve également celui de son groupe d'appartenance et de sa condition sociale. La mode est donc à la fois l'expression du lien qui rattache l'individu à ceux qui partagent sa situation, de l'unité d'un groupe qu'elle définit, mais aussi, et du même coup,

la clôture que ce groupe oppose à ceux qui lui sont inférieurs et qui s'en voient par là exclus. Relier et distinguer sont les deux fonctions fondamentales qui œuvrent ici inséparablement, et bien que ces deux termes soient strictement contraires, ou peut-être bien pour cette raison même, chacun est la condition de possibilité de l'autre. Qu'on ne puisse avancer la moindre raison pratique, esthétique ou une quelconque considération d'utilité pour expliquer l'apparition de l'immense majorité des réalisations de la mode, voilà sans doute ce qui établit mieux que toute autre chose le fait que la mode est un pur produit des besoins sociaux. Alors qu'en général nos vêtements, pour prendre cet exemple, sont adaptés à nos besoins pratiques, pas une once d'utilité ne préside aux décisions par lesquelles la mode les façonne : la jupe peut se porter ample ou droite, la coiffure haute ou large, la cravate noire ou colorée. Au nom de leur modernité, nous sommes conduits à porter des choses parfaitement hideuses, comme si c'était là pour la mode une manière de faire la preuve de son pouvoir. La contingence avec laquelle elle nous impose tantôt l'abscons, tantôt l'utile, à un autre moment encore le mépris de toute considération pratique ou esthétique, atteste sa parfaite indifférence à

l'égard des contraintes matérielles de la vie, et indique qu'en dernière analyse, seules subsistent les motivations du formalisme social. Certes, la mode peut à l'occasion adopter des contenus ayant une justification pratique, mais elle n'est mode à proprement parler qu'à partir du moment où l'indépendance à l'égard de tout autre type de motivation est ressentie comme une détermination positive, de même que nos actes conformes au devoir ne sont reconnus comme entièrement moraux qu'à partir du moment où nous ne sommes pas déterminés à agir ainsi en raison de nécessités et de fins extérieures, mais exclusivement par le fait que c'est là notre devoir. Voilà pourquoi l'empire de la mode est le plus insupportable dans les domaines où les considérations objectives, seules, devraient être prises en compte : le religieux, les thèmes de la recherche scientifique, et même le socialisme et l'individualisme furent des objets de mode, mais les motifs qui devraient décider sans concurrence de ces contenus de vie sont l'exact opposé de l'arbitraire qui gouverne à cet égard les évolutions de la mode.

Dans la mesure où elle fait subir une transformation perpétuelle aux formes sociales, à l'habillement, aux jugements esthétiques comme à tout ce qui relève du style à travers

lequel l'être humain s'exprime, la mode – entendons ici la dernière mode – est l'apanage des catégories les plus haut placées dans la société. Sitôt que les catégories inférieures commencent à s'approprier la mode et brisent ainsi l'unité cohérente de la communauté d'appartenance symbolique en franchissant les frontières tracées par les catégories supérieures, ces dernières se détournent de cette mode. Elles en adoptent une nouvelle par laquelle elles se différencient à nouveau des masses, et le jeu reprend du début. En effet, les catégories inférieures ont une propension naturelle à diriger leurs regards et leurs aspirations vers le haut, et cela particulièrement dans les domaines assujettis à la mode, parce que c'est là que l'imitation des apparences est la plus aisée. Ce processus est également à l'œuvre – même s'il est moins visible que dans le cas des relations entre les dames et leurs bonnes – entre les différentes sous-divisions que comptent les catégories supérieures. On constate dans maintes situations que plus les groupes d'appartenance sont proches les uns des autres, plus les inférieurs sont fébriles dans leur course à l'imitation et les supérieurs dans leur fuite vers le nouveau. La pénétration grandissante de l'économie monétaire ne peut

que rendre plus flagrant encore ce processus en même temps qu'elle l'accélère considérablement, puisque les objets de la mode, qui sont les apparences extérieures de la vie, sont très facilement accessibles à qui possède de l'argent. L'égalité avec la classe supérieure s'y établit donc plus aisément que dans tous les domaines où sont exigés des gages non vénaux de qualité individuelle.

Cet effet de séparation, outre celui d'imitation, est un élément essentiel de la mode. C'est ce que montre le fait que si une société n'est pas structurée verticalement en classes, la mode s'y manifeste alors en s'emparant de la division horizontale. On rapporte par exemple que chez certains peuples de nature, des groupes vivant dans un voisinage proche et dans des conditions exactement identiques développent parfois des modes nettement distinctes qui signalent tout autant l'intégration des membres du groupe que la différence d'avec l'extérieur. On constate d'ailleurs une préférence indéniable pour la mode importée, d'autant mieux appréciée dans un groupe qu'elle n'y a pas son berceau. En son temps déjà, le prophète Sophonie évoquait, de mauvaise grâce, les tenues venues de l'étranger qu'arboraient les gens distingués. Et de fait, l'origine exotique

d'une mode semble favoriser vigoureusement l'intégration des membres du groupe où elle s'installe. Parce qu'elle arrive de l'extérieur, elle donne lieu à cette forme singulière de socialisation dont la particularité est de mettre en jeu une relation avec un point extérieur au groupe et néanmoins commune à l'ensemble de ses membres. Tout se passe parfois comme si les éléments sociaux, à l'instar des axes oculaires, convergeaient plus facilement sur un objet s'il se situe à quelque distance. Ainsi en va-t-il de l'argent, la valeur économique par excellence, autrement dit de l'objet le plus universellement convoité : chez les peuples de nature, il consiste le plus souvent en des signes introduits depuis l'extérieur, si bien que dans certaines régions comme les Îles Salomon ou au bord du fleuve Niger chez les Ibos, une sorte d'industrie prospère de la production de signes monétaires (à partir de moules ou d'autres matériaux), lesquels ont cours non pas sur le lieu de leur fabrication, mais dans les contrées limitrophes vers où ils sont exportés. Cela est en tout point comparable à la façon dont les modes sont souvent conçues à Paris, à savoir dans le seul souci qu'elles s'imposent ailleurs dans le monde. C'est à Paris que règnent la plus grande tension et en même temps la plus

intense conciliation entre les éléments dualistes qui composent la mode. L'individualisme – la personnalisation du vêtement – y est bien plus profondément ancré qu'en Allemagne ; mais par ailleurs, un cadre délimite le style général, la mode actuelle, et s'il est très large, il y est strictement respecté, de sorte que les particularités individuelles ne *tombent* jamais hors de l'universel, mais au contraire s'*élèvent* toujours au-dessus de lui.

La réunion de deux tendances sociales, le besoin d'intégration d'une part et le besoin de singularisation d'autre part, est nécessaire à l'apparition de la mode, et il suffit que l'une d'elles fasse défaut pour que le processus ne puisse avoir lieu, que le règne de la mode prenne fin. C'est la raison pour laquelle les catégories inférieures ne disposent que de très rares modes qui leur sont spécifiques, et c'est également pourquoi les modes des peuples de nature sont bien plus stables que les nôtres. Les structures sociales de ces peuples sont telles qu'elles écartent les dangers du métissage et de la désagrégation qui poussent les différentes classes des peuples de culture à la différenciation des vêtements, des manières d'être et des goûts. Et c'est justement par ces différenciations que sont maintenus ensemble

les divers sous-groupes tentés par la sécession : il ne fait pas de doute que l'habillement a une influence considérable sur l'allure, la cadence, le rythme des gestes ; et il n'est pas rare que les personnes qui portent des vêtements identiques aient des comportements très semblables. Pour la vie moderne et l'éparpillement individualiste qui la caractérise, cela revêt une importance toute particulière. Mais si la mode est moins développée, c'est-à-dire plus stable, chez les peuples de nature, c'est aussi parce que le besoin de nouveauté en matière d'impressions et de formes de vie y est bien plus limité. Le rythme de renouvellement de la mode est un indicateur de la vitesse à laquelle l'excitation nerveuse s'émousse : plus une époque est nerveuse, plus ses modes se succèdent rapidement, car le besoin des stimulations provoquées par la différence – qui est l'un des principaux piliers de toute mode – accompagne toujours le relâchement de l'énergie nerveuse. C'est là une des raisons qui font des catégories supérieures le véritable territoire de la mode. Et pour établir plus fermement encore les origines purement sociales de la mode, citons les exemples de deux peuples primitifs voisins, qui prouvent clairement que la mode remplit une double fonction d'association et

de séparation. La société cafre présente une hiérarchie très finement structurée, et bien que les vêtements et les bijoux y soient soumis à des contraintes légales hautement restrictives, la mode y évolue à un rythme soutenu. Les Boschimans en revanche, chez lesquels aucune structure de classes n'est apparue, n'ont pas développé la moindre forme de mode, autrement dit ne manifestent aucun intérêt pour le changement en matière d'habillement et de bijoux. Ce sont ces raisons négatives qui, selon des processus parfaitement conscients, ont parfois empêché le développement d'une mode dans les hauteurs de la civilisation : il est dit que dans la Florence des années 1390, l'habillement masculin ne fut jamais dominé par une quelconque tendance, précisément parce que chacun cherchait à se distinguer des autres par sa tenue vestimentaire. Ici manque un des deux facteurs, le besoin d'intégration, sans lequel aucune mode ne peut advenir. À l'inverse, la noblesse vénitienne, ainsi qu'on le rapporte, n'a jamais connu le phénomène parce qu'une loi lui prescrivait de se vêtir de noir afin de ne pas rendre trop évident son petit nombre. Là non plus aucune mode ne se dessina, mais c'était l'autre élément constitutif qui faisait défaut, puisque l'on cherchait alors

délibérément à ne pas se dissocier des catégories inférieures.

Par essence, la mode est visée par la majorité mais pratiquée par une seule fraction du groupe. On ne parle plus de mode dès lors qu'elle s'est entièrement imposée, c'est-à-dire sitôt que ce qui était initialement le fait de quelques-uns est devenu l'usage de tous sans exception, comme cela s'est produit avec certains éléments de la toilette ou du savoir-vivre. Chacun de ses progrès, en abolissant la différence, la presse vers sa fin. Le jeu entre sa diffusion toujours plus étendue et la perte progressive de son sens à laquelle mène précisément cette diffusion lui donne le charme caractéristique de la limite, d'une coïncidence de la fin et du commencement, les attraits de la nouveauté et simultanément ceux de l'éphémère. La mode n'a point à choisir entre l'être et le non-être, car elle est les deux à la fois, et se trouvant toujours sur la ligne de partage entre le passé et l'avenir, elle nous fait éprouver le présent avec une rare intensité. Au moment même où une mode porte la conscience sociale à son point culminant, sa condamnation à être remplacée par une autre se trouve certes déjà en germe. Ce caractère éphémère cependant, loin de la discréditer, en rajoute à son charme. Appliquée

à un objet, la qualification d'«effet de mode» ne constitue un avilissement que lorsque pour d'autres raisons, d'ordre matériel, on exècre cet objet et souhaite le déprécier – mais il s'agit alors d'un jugement de valeur. On ne parlera nullement de mode à propos d'une chose qui s'est soudainement diffusée dans la pratique quotidienne si l'on est persuadé qu'elle perdurera en raison de sa justification *objective*. Seule une personne convaincue qu'un phénomène disparaîtra aussi subitement qu'il est venu au goût du jour le désignera par ce terme. Parmi les raisons qui expliquent ce règne de la mode sur la conscience figure donc également le fait que les grandes convictions éternelles et indiscutables soient sur le déclin : les éléments fugaces et changeants de la vie ont le champ d'autant plus libre. La rupture avec le passé que les peuples de culture s'efforcent sans relâche d'accomplir depuis plus de cent ans resserre progressivement la conscience sur le présent. Cette mise en valeur du présent apparaît en même temps comme une mise en valeur du changement, et plus une catégorie sociale prend part aux tendances culturelles, plus elle suivra la mode dans des domaines nombreux sans se cantonner à celui de l'habillement. Car il faut presque voir un signe de l'*extension* du

pouvoir de la mode dans le fait que, dépassant ses territoires originels – les apparences extérieures de la toilette – elle attire à elle le goût, les convictions théoriques et même les fondements moraux de la vie, et leur imprime sa forme propre : la forme du changement.

C'est justement de ce que la mode en tant que telle n'est pas encore universellement diffusée, que l'individu tire la satisfaction de disposer par elle d'un signe particulier, distinctif, alors même qu'il se sent simultanément porté par une collectivité qui aspire à la même chose et non pas, comme c'est le cas pour d'autres satisfactions sociales, par une collectivité qui *fait* la même chose. De ce fait, les réactions rencontrées par une personne à la mode sont un mélange agréable et gratifiant d'approbation et d'envie : on envie l'individu et on approuve l'être humain. Néanmoins, cette envie elle-même présente ici une teinte particulière. Il existe en effet une nuance de l'envie qui inclut une participation idéale aux objets enviés. Les prolétaires qui glissent un œil dans les fêtes des riches en donnent un exemple très instructif. À partir du moment où l'on envie une chose ou une personne, on n'en est plus absolument séparé puisque l'on est entré dans une forme de relation avec cette chose ou cette personne.

Un même contenu spirituel est désormais partagé, bien que les catégories et les formes selon lesquelles il est perçu divergent fortement. Cette façon discrète de faire le bien envié – qui est également le bonheur de l'amour malheureux – porte en elle une sorte d'antidote qui empêche parfois que l'envie donne lieu aux pires excès. Mais les contenus de la mode, contrairement à de nombreux biens de l'âme, ne sont jamais *absolument* inaccessibles à une personne car un retournement du destin est toujours possible, à la faveur duquel celui qui doit provisoirement se contenter de les envier pourra se les voir octroyer. Aussi ces contenus favorisent-ils particulièrement l'apparition de cette forme conciliante de l'envie, qui permet de surcroît à la personne enviée de jouir de son privilège en toute bonne conscience.

Il résulte de tout ceci que la mode est le lieu où s'épanouissent les individus qui, tout en manquant d'autonomie intérieure et en ne pouvant se passer d'un soutien extérieur, ont simultanément besoin d'une certaine distinction, attention, singularisation, pour flatter le sentiment qu'ils ont d'eux-mêmes. La mode grandit même les personnes médiocres puisqu'elle en fait les représentants d'une communauté, l'incarnation d'un esprit général. Parce qu'elle

est par définition une norme jamais universellement satisfaite, elle a en propre de rendre possible une obéissance sociale qui est tout à la fois une différenciation individuelle. Chez la victime de la mode, les exigences sociales que définissent les tendances sont poussées jusqu'à un point où elles prennent les traits de l'individualité et du particulier. Ce qui caractérise ce fou de mode, c'est qu'il accentue la tendance de la mode au-delà de la mesure habituellement observée : quand les chaussures pointues sont à la mode, les siennes se terminent par des fers de lance ; quand les hauts cols montants sont en vogue, les siens lui arrivent aux oreilles ; quand il est de mise d'assister à des conférences scientifiques, on ne le trouve plus nulle part ailleurs, etc. L'apparence d'individualité autonome affichée par le fou de mode consiste donc dans la surenchère quantitative de certains éléments qui, considérés du point de vue de leur qualité, sont communs aux membres du groupe concerné. Il devance les autres – mais en restant exactement dans la voie qu'ils suivent. Parce qu'il se trouve aux pointes les plus avancées du goût public, il semble marcher à la tête de la communauté. C'est qu'en réalité se vérifie chez lui ce qui vaut très souvent pour les rapports entre le groupe et l'individu : dans d'innombrables cas,

le meneur est au fond celui qui est mené. De toute évidence, les temps démocratiques constituent un terreau très favorable à l'émergence de telles configurations. *Bismarck* et quelques autres remarquables chefs politiques ayant conduit des États constitutionnels s'accordent en effet à reconnaître qu'en tant que dirigeants d'un parti, ils n'ont d'autre choix que d'obéir à ce parti. Notre époque fera prospérer cette forme d'exercice du pouvoir, elle lui donnera ses lettres de noblesse et son caractère, et elle favorisera un mélange et une confusion des sentiments, où la domination exercée sur la masse et la domination exercée par celle-ci ne pourront plus être dissociées. La fatuité propre à la victime de la mode est ainsi la caricature d'une configuration typiquement démocratique du rapport entre l'individu et la communauté. Toutefois, il est incontestable que cette distinction particulière obtenue par le seul jeu des quantités – lequel se déguise en différence qualitative – fait du fou de mode l'expression d'un équilibre vraiment original entre l'instinct de socialisation et l'instinct d'individualisation. Ainsi pouvons nous expliquer la folie de prime abord si incompréhensible qui pousse des personnalités par ailleurs tout à fait intelligentes et larges d'esprit à se rendre esclaves de la mode.

Celle-ci rassemble et combine entre eux des rapports aux choses et aux hommes qui surviennent la plupart du temps isolément les uns des autres. Ici, ce n'est pas seulement le mélange de la singularité individuelle et de l'égalité sociale qui produit ses effets, mais aussi, plus concrètement en quelque sorte, le mélange du sentiment de pouvoir et de la soumission ; ou, tourné d'une autre manière, le mélange d'un principe masculin et d'un principe féminin. Dans la mode cependant, tout se passe sur un plan idéal : de ces deux principes il ne reste que les formes, qui se matérialisent en adoptant un contenu en soi indifférent. De là suit que la mode est très attrayante pour les natures sensibles qui ne supportent qu'avec difficulté les rudesses de la réalité. D'un point de vue matériel, la vie conforme à la mode est un mélange de destruction et de construction, et c'est dans la suppression d'une forme antérieure que les contenus de la mode acquièrent leur nature caractéristique : ils possèdent en effet une étonnante unicité, dans laquelle l'assouvissement de l'instinct de destruction et la satisfaction du besoin impétueux de contenus positifs se trouvent indissociablement liés.

Ce n'est donc pas de la valeur propre d'un contenu en particulier ni de la satisfaction

d'un besoin précis qu'il s'agit, mais du jeu de distinction mutuelle entre un contenu et la satisfaction que l'on peut en tirer. On comprend dès lors que la configuration produite par l'extrême obéissance à la mode peut aussi bien être obtenue en s'y opposant. Celui qui, par sa toilette ou ses manières d'être, adopte délibérément le contre-pied de la mode accède lui aussi au sentiment d'individualisation qui s'y rattache. Mais c'est alors au moyen d'une pure négation de l'exemple social, et non pas en raison d'une qualification individuelle. Si être à la mode consiste à imiter l'exemple social, la refuser intentionnellement revient à inverser cette imitation, ce qui ne témoigne pas moins du pouvoir des tendances sociales dont, d'une manière ou d'une autre, positivement ou négativement, nous sommes toujours dépendants. La victime de la mode et celui qui s'y oppose intentionnellement s'emparent tous deux d'un contenu, et ne diffèrent que par la forme qu'ils donnent à ce contenu : le premier celle de la surenchère, le second celle de la négation. Il peut même arriver que cette réaction devienne à la mode dans de larges cercles au sein d'une société étendue, ce qui constitue l'une des plus curieuses complications de la psychologie sociale, car l'instinct

de distinction individuelle trouve alors son compte dans une pure et simple inversion de l'imitation sociale, tout en prenant appui sur un groupe restreint qui affiche les mêmes caractéristiques que lui. Une association des opposants aux associations ne serait pas davantage contraire à la logique que ce phénomène, ni plus conforme à la psychologie. De même que de l'athéisme on fit une religion en mobilisant le fanatisme, les besoins intimes et l'intolérance qui sont propres à la religion, et de même que la liberté qui sut briser un joug tyrannique montra souvent le visage de la tyrannie et de la violence, de la même manière ce tendancieux phénomène d'opposition à la mode montre combien les formes fondamentales de l'être humain sont disposées à adopter les contenus les plus antagonistes, et à faire la preuve de leurs forces et de leurs attraits précisément par la négation de ce à l'affirmation de quoi, encore quelques instants auparavant, elles donnaient l'impression d'être rivées pour l'éternité. Partant, il est souvent impossible d'évaluer les poids respectifs des forces et des faiblesses des individus dans l'écheveau des causes de cette réaction à la mode. Cette réaction peut être la conséquence du besoin de ne pas se commettre avec la foule, et si

ce besoin n'est certes pas indépendant de la multitude, il repose toutefois sur un sentiment intérieur de supériorité à son égard. Elle peut également découler d'une fragilité de la sensibilité, dans le cas d'individus craignant de ne pas réussir à conserver leur peu d'individualité s'ils venaient à se ranger aux formes, aux goûts, aux règles de la collectivité. L'opposition à cette dernière n'est point toujours un signe de force individuelle. Au contraire, parfaitement consciente de ce qu'aucune compromission extérieure ne peut ébranler sa valeur unique, cette force se soumet sans appréhension à toutes les formes collectives, y compris la mode. Mais surtout, c'est dans son choix d'obéissance même que cette force prend véritablement conscience du fait qu'elle se détermine *librement*, et découvre tout ce qui s'offre à elle au-delà de cette obéissance.

Que la mode soit l'expression exacerbée des instincts d'égalisation et d'individualisation, du plaisir de l'imitation et de la distinction à la fois, explique peut-être pourquoi les femmes sont en général particulièrement attachées à la mode. Il résulte en effet de l'infériorité sociale à laquelle elles furent condamnées pendant la majeure partie de l'Histoire que les femmes

entretiennent une relation privilégiée avec tout ce qui ressortit aux “mœurs”, avec tout ce qui est “de mise”, avec la forme d’existence universellement légitimée et approuvée. Car le faible évite l’individualisation, fuit les responsabilités et les impératifs liés au fait de ne pouvoir se reposer que sur soi-même, craint d’avoir à se défendre de ses propres forces. Il ne trouve refuge que dans les formes de vie typiques, celles-là qui brident le fort dans l’exploitation de sa puissance exceptionnelle. Mais sur le ferme sol des mœurs, de la moyenne, du niveau général, les femmes aspirent alors énergiquement, en fonction des possibilités qui leur sont laissées, à singulariser et distinguer leur personnalité. La mode leur offre justement cette combinaison idéale : d’une part un domaine d’imitation universelle, un bain dans le large fleuve de la société, une décharge des responsabilités individuelles en matière de goûts et de comportements ; d’autre part, et malgré cela, une distinction, une mise en valeur, une parure individualisée de la personnalité.

Pour chaque classe d’hommes, voire probablement pour chaque individu, il semble qu’il existe un certain rapport quantitatif entre le besoin d’individualisation et l’aspiration à s’abîmer dans la communauté, de sorte que si

l’un de ces instincts est empêché de s’exprimer dans un certain domaine de la vie, il se déplace vers un autre domaine dans lequel il trouve à s’épancher librement. Tout se passe comme si la mode était l’exutoire par où s’échappe le besoin de distinction et de démarcation individuelle qu’ont les femmes et qu’elles ne peuvent satisfaire dans d’autres domaines.

Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, l’Allemagne connut une extraordinaire poussée de l’individualité. Les ordres collectivistes du Moyen Âge furent très largement battus en brèche par la libération de la personnalité individuelle. Mais les femmes ne trouvèrent nullement à s’imposer à l’occasion de ce développement de l’individualisme, il leur demeurerait interdit de se déplacer et de s’épanouir librement. Elles s’en dédommagèrent en inventant les modes vestimentaires les plus extravagantes et exubérantes qui se peuvent imaginer. À la même époque, on constate qu’en Italie au contraire, les femmes jouissaient d’une grande liberté pour affirmer leur personnalité. La Renaissance leur octroya des possibilités en matière d’instruction, d’extériorisation et de différenciation personnelle, dont elles furent ensuite privées de nouveau pendant des siècles ; dans les couches les plus élevées de la société tout particulièrement, elles